

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 23

Artikel: Yon que sè recordè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souscription en faveur des victimes de l'orage du 2 juin, à Lausanne et dans les environs.

Le Conteur souscrit pour fr. 20.

La paix.

Sous ce titre, un journal français fait les réflexions suivantes au sujet de l'exposition du ministère de la guerre, actuellement installé sur l'Esplanade des Invalides :

« Cette exposition, incomplète encore, dit pourtant tout ce qu'elle veut dire et tout ce qu'elle doit dire. Il y a là quelques jolis petits canons, nouveau modèle, des bijoux de douze mètres de long, qui portent à dix-huit kilomètres des obus de 200 kilogrammes. Il y a de gentils petits fusils, et cela n'a l'air de rien. Les monstres de bronze ont une allure de bons enfants, et les fins petits canons de campagne sont des jouets.

Mais tous les patriotes peuvent se dire avec confiance : Non ! On ne reverra pas l'année terrible ! Nous ne serons jamais plus dans la situation lamentable où nous avait mis l'empire, et nous n'avons plus à redouter ni les mensonges du pouvoir personnel, ni l'incurie des généraux, et le dénuement de l'armée.

Car il faut le redire, il est salutaire de se retremper dans ces affreux souvenirs.

En 1869, le maréchal Niel disait : « L'armée répond à tous les besoins, il ne manque rien. Si le moment de combattre venait, tout serait prêt. »

Le maréchal Leboeuf disait de même.

L'empereur, dans son discours du trône, écrivait ceci : « Le but constant de mes efforts est atteint, les ressources militaires de la France sont à la hauteur de ses destinées dans le monde. »

Et enfin, au jour de la déclaration de guerre, M. Rouher écrivait à l'empereur : « Grâce à vous, la France est prête. »

— Et quelques jours après, dans le désarroi inouï de l'entrée en campagne, les chefs de corps télégraphiaient de tous côtés à la guerre :

« Les approvisionnements de toutes sortes sont insuffisants. »

Bazaine écrit : « Nous avons besoin de tout, sous tous les rapports. »

Un autre : « Nous n'avons pas une carte de la frontière de France. »

Le général Michel : « Sais pas où sont mes régiments. »

L'intendant général : « Partout on réclame du matériel, voitures, cantines, gamelles, bidons, marmites. « Pas un corps d'armée n'a le per-

« sonnel strictement nécessaire au service. »

De Metz : « Munitions canons à balles n'arrivent pas. »

Du 1^{er} corps : « On ne peut atteler aucun caisson ni rien constituer. »

Et quant aux opérations stratégiques, Bazaine, revenu en toute hâte, télégraphie le 30 juillet à Ladmirault, à Thionville :

« Vu hier l'empereur à Saint-Cloud, rien n'est encore arrêté sur les opérations que doit entreprendre l'armée. »

Hélas ! voilà comme nous étions prêts.

Eh bien, à cette heure, nous avons un armement au moins égal, et par certains côtés, supérieur à celui de nos voisins ; les approvisionnements sont faits, les arsenaux sont pleins ; les millions payés par le pays ne sont pas entrés dans les poches des favoris de la cour ; notre matériel, notre équipement, nos armes, tout cela est vraiment « prêt ». Nos officiers travaillent, ils connaissent leurs hommes, les aiment et sont aimés d'eux ; les petits canons, dont on voit quelques modèles à l'exposition, sont manœuvrés par des gens qui n'ont pas froid aux yeux, et les petits fusils sont solidement emmanchés par quelques milliers de pioupious prêts à tout. Voilà ce que nos voisins savent bien ; ils ne surprendraient plus un pays désarmé, ils se trouveraient en face d'une nation levée toute entière, organisée, équipée, solide.

Humbert et Guillaume peuvent s'embrasser, se congratuler, et dire : « C'est nous qui faisons la paix ! »

Nous répondrons, nous : « Ce qui fait la paix, c'est notre force. »

Yon que sè recordè.

On gros diablo dè tûche, lo valet d'on syndiquo dè pè lo Gougichebergue, étai ein peinchon pè châttrè po apprenèr lo français ; et on dzo que l'avai étai einvitâ po allâ passâ la demeindze né dein onna maison iô dévessâi lâi avâi dâi valets et dâi felhiès, lâi sè trovâ avoué on part dè vallottets de bounès mâisons et dâi galézès damuzallès. Lâi firont à totès sortès dè dju : à pigeon vôle ; à catse bin que te l'as, que te ne l'as pas ; âo moutse ; âo petou, et cein finit pè onna petita châttaie, po cein que lâi avâi iena dè cliâo petitès pernettès que savâi menâ lo clavecin, et s'ein bailliront à verî què dâi sorciers.

Pèrmi cliâo galés qu'étiot perquie, lâi avâi on Français qu'étai dégourdi qu'on diablo ; l'étai vi qu'on pesson, et l'amusâvè tant son mondo, que totès cliâo bouèbettès ein étiot

einfaratâiès. Noutron tatset dè pè lo Gougichebergue, on gros patapoufe on pou tiu dè pliomb, restâvè eimpliatrà su sa chaula et bisquâvè on bocon dè vairè cé tsancro dè Français cabriolâ perquie et tant recriâ pè cliâo gaupès, tandi qu'on ne lâi desâi quasu rein. Assebin lo leindéman sè peinsâ què po sè fèrè bin veni dâi felhiès faillâi ètrè coumeint stu Français ; sè peinsâ que po onautroiadzo s'ein volliâvè mi teri et coumeingâ à sè recordâ tot lo drâi. L'est po cein que devai lo né, son maitrè dè peinchon qu'out on trafi dâo diablo pè la tsambra dè cé gaillâ, lâi va vairè po savâi quoui fasâi cé brelan, et tràovè mon compagnon que s'escormantsivè à cambâ sa trabilia, à châtâ sa chaula à pi djeints et à cabriolâ coumeint on sindzo.

— Que diablo fédè-vo quie ? se lâi fâ lo maitrè dè peinchon,

— « Chaprends à être fif », lâi répond lo tûche.

Une bonne leçon.

Lausanne, 2 juin 1889.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez publié, dans votre numéro de samedi dernier, un article intitulé : « Farces et farceurs, qui m'a remis en mémoire la petite histoire suivante, que vous pouvez publier, si vous pensez qu'elle puisse trouver place dans le Conteur.

Votre bien dévoué,

G. R.

Mon ami C. avait aussi la détestable habitude de ne pouvoir prendre part à aucune partie de plaisir, à aucune réunion d'amis ou de connaissances sans se croire obligé de jouer quelque tour à l'un ou à l'autre des assistants.

Il avait entr'autres la manie d'enfoncer les chapeaux de haute forme ; et ne s'en coiffant lui-même que fort rarement, il n'avait pas à craindre les représailles. Il portait ordinairement un chapeau mou.

Le jour de l'inauguration du palais fédéral de Justice, C., prenant part à la fête, avait fait comme tant d'autres, il avait mis un chapeau de cérémonie, superbe tube, acheté la veille chez le chapelier Reber.

Le soir, tout le monde était en liesse ; tout le monde était un peu « parti ; » et C., accompagné de plusieurs amis, alla terminer la fête au Casino-Théâtre, où ces messieurs virent de nombreux flacons.

Chacun avait suspendu son chapeau aux crochets du mur, ce qui ennuyait fort notre enfonceur de tubes qui, par habitude, et faute de trouver une de ces coiffures à sa portée, en-